

I. U.
II
297
L

N. IORGA



CHOSSES D'ART ARMÉNIENNES EN ROUMANIE

CONFÉRENCE DONNÉE
AU COLLÈGE MORAT
EN MARS 1934



BUCAREST
1935

N. IORGĂ



CHOSSES D'ART ARMÉNIENNES EN ROUMANIE

CONFÉRENCE DONNÉE
AU COLLÈGE MORAT
EN MARS 1934



BUCAREST

1935



Choses d'art arméniennes en Roumanie

— Conférence donnée au collège Morat en mars 1934 —

I.

Monseigneur,
Mesdames,
Messieurs,

Vous me permettrez de commencer par présenter tous mes remerciements pour les paroles si bonnes et si flatteuses pour mon pays que M. Khanzadian vient de m'adresser. Il veut qu'en Roumanie il y ait une organisation économique arménienne et je promets de m'y employer autant que me le permet ma situation politique actuelle qui n'est plus celle d'un président du Conseil. Et j'aimerais mettre ce centre économique arménien à côté de l'organisation religieuse qui, sous mon gouvernement, a été accordée aux Arméniens de Roumanie : l'archevêque reconnu par l'État et jouissant de tous les droits d'une importante communauté religieuse.

Après avoir présenté mes remerciements très sincères et les avoir exprimés avec cette franchise simple dont j'ai l'habitude, je sens la nécessité de m'excuser de vous avoir amenés ici par un dimanche où on aime à passer le temps d'une autre façon qu'en écoutant une conférence.

J'ai cru qu'il est de mon devoir de chercher à visiter cette maison où j'ai déjà été accueilli l'année passée, avec une hospitalité si large et si amicale, et en même temps j'ai un devoir envers les Arméniens de Roumanie et envers celui qui a tant contribué à réveiller leur conscience nationale et qui s'appelle M. Sirouni.

M. Sirouni a trouvé le moyen de rassembler de tous les côtés où il y a de grandes collections d'art arménien les matériaux d'une magnifique exposition. Cette exposition a duré pendant

des semaines et a été visitée par un grand nombre de personnes. On a pris des photographies, et je vais vous les présenter essayant de les expliquer sans aucune prétention. Je donnerai donc quelques idées générales, dont quelques-unes peuvent paraître nouvelles et que je crois justifiées, pour faire comprendre le développement de l'art arménien par-dessus les frontières de l'ancienne Arménie.

Des oeuvres qui étaient à Constantinople, à Venise et dans différentes villes de Roumanie se sont trouvées dans les mêmes salles et j'ai eu la possibilité d'esquisser une synthèse qui aurait été impossible sans ce voisinage momentané des éléments jusque-là, et encore aujourd'hui, dispersés, de ce qui a été jadis le trésor de votre civilisation artistique. Et je désire qu'un temps vienne où dans un grand musée arménien, qui ne sera plus sous l'autorité plus ou moins oppressive des Soviets, vous puissiez avoir ensemble au moins une partie de ces matériaux si précieux que malheureusement on ne peut voir maintenant que par les photographies que j'ai l'intention de faire défiler.

Mais avant la présentation de ces pièces je voudrais fixer le cadre historique de l'Arménie que j'appellerai post-cilicienne.

On sait que par une colonisation byzantine, du côté de la Mer Méditerranée, il y a eu en Cilicie une seconde Arménie, d'un caractère un peu différent de l'ancienne, de la grande, étant influencée par tous les courants de l'Occident, de la civilisation française qui ont été apportés par les croisés.

C'était, de fait, un État à demi français. Car la collaboration des Arméniens avec la France est très ancienne et, pour cette période, essentielle. Il ne s'agit pas de l'abri actuel qu'une partie des Arméniens ont trouvé en France qui est, comme d'habitude, pour toutes les nations, si généreuse, mais d'une synthèse à laquelle Français et Arméniens ont collaboré en Cilicie, dans cette Arménie Mineure, pendant tout le XIV-e—également pendant le XIII-e siècle même, mais surtout pendant le siècle qui vit finir dans les affres des nouvelles invasions cet État.

Après que l'Arménie cilicienne eût disparu, envahie d'un côté par les mamelouks du Sultan d'Égypte et, de l'autre côté, par les bandes turques (on a pensé à s'appuyer sur les Mongols, mais c'était une illusion), et que son dernier roi, Léon de Lusignan, eût

dû finir sa vie sur cette terre française, l'Arménie n'en est pas moralement morte. Elle n'est pas morte lorsqu'il n'y a plus eu le royaume de l'Arménie. Elle n'a pas cessé de vivre ni après cette disparition de l'État de croisades, parce qu'une nation cesse de vivre uniquement lorsque son esprit a disparu. Tout ce qui se passe dans la vie d'une nation est une oeuvre de l'esprit. A notre époque, on regarde trop au fond matériel et on croit que la forme matérielle suffit. Or, très souvent la forme matérielle présente seulement une situation passagère qu'une autre situation internationale peut faire disparaître. Mais ce qui vit réellement, c'est l'âme, et cette âme est capable de créer, de soutenir, de ressusciter.

Autant qu'il y a eu une activité arménienne dans le domaine du commerce, dans les initiatives économiques de l'Europe orientale et de l'Asie voisine, autant que s'est conservé le culte de ses traditions, grandes traditions d'art et de littérature, autant qu'il y a eu le culte de ses souvenirs et qu'a été continuée, sinon l'oeuvre littéraire, qui s'est arrêtée presque totalement, au moins une oeuvre artistique s'inspirant des plus anciens et des meilleurs souvenirs, l'Arménie vivait. Un pays n'est donc pas un morceau de territoire, ce n'est pas une forme que la nation s'est gagnée ou qui lui a été octroyée, donnée de grâce — et j'espère que, lorsque l'Arménie revivra, ce ne sera pas par la grâce de n'importe qui parmi les diplomates que l'Arménie pourra revivre : elle revivra par le développement de son propre esprit, pour ne devoir rien à d'autres qu'à l'héritage des ancêtres et à la faculté créatrice des contemporains s'appuyant sur cette tradition.

Par dessus les deux autres civilisations arméniennes il y a, d'abord, *l'Arménie de Crimée*. Je suis convaincu qu'on peut écrire une histoire des Arméniens de Crimée, qui n'a pas encore été entreprise, mais dont les matériaux existent, surtout des matériaux d'art très riches, mais, à côté de ces matériaux d'art, les pièces diplomatiques, ces documents génois concernant la Crimée qui ont été publiés depuis longtemps par le Père Amedeo Vigna, dans son *Codice diplomatico*¹. C'est là qu'on peut trouver des renseignements nombreux sur l'activité économique des Arméniens de cette péninsule. Ainsi on a les deux parties d'une histoire qu'on pourrait mettre ensemble et écrire.

¹ Dans les *Atti della società ligure di storia patria*, VI et VII.

La vie chrétienne, européenne, occidentale de la Crimée, du „royaume de Gothie“ ou de „Gazarie“ (d'après les anciens Goths tétraxites et les Khazares), a duré, comme on le sait, jusqu'en 1475. Grande et puissante vie, dominée par toute une série de colonies jusqu'au Caucase. Les Arméniens y sont venus en partie de la Petite Arménie, mais en partie aussi par des infiltrations du côté du Caucase, à Cembalo (Symbolon), où il y avait des Byzantins, à Sorgat et il y a de beaux manuscrits qui viennent de là-bas. De toutes ces colonies la vitalité affluait à Caffa, qui est devenue le centre d'un mouvement économique très important et d'un développement artistique lui correspondant. Fondée sur une terre appartenant aux Tatars, à la fin du XIII^e siècle — la date ne peut pas être fixée de plus près —, elle eut bientôt déjà un magnifique développement avec toutes ces dépendances autonomes, reliées librement avec la métropole.

Une province chrétienne, presque un État chrétien mêlant la base mongole avec des influences occidentales, et, au milieu aussi, une forte vitalité arménienne. Les soldats qui ont défendu Caffa étaient en grande partie des Roumains de Moldavie, de Valachie, qu'ont appelé des *orguxii*, et on reconnaît facilement le terme mongol, alors que des aristocrates génois gouvernaient le domaine et des Arméniens, quelques Grecs aussi, faisaient le commerce.

Caffa a été conquise par le Sultan Mahomet II: en même temps toute cette domination chrétienne en Crimée a disparu, et en plus l'oasis de domination grecque, byzantine, représentée par le château des Saints Théodore pour les Grecs, de *lo Todoro* pour les Italiens¹ et dont le nom a survécu sous la forme de Aïtodoro, le nom touranien, de Mangoup, s'étant conservé à côté.

Mais, avant la disparition de Caffa, il y a eu l'infiltration arménienne en Pologne et en Moldavie, que j'ai discutée aussi dans la publication jubilaire des Mékhitaristes de Vienne —, donc *la quatrième Arménie*.

Les Arméniens de Moldavie sont constatés par les documents dès le XIV^e siècle. Ils y étaient même avant la fondation de la principauté à Suceava, à Siretiu, d'où ils ont passé à Jassy, à Botușani, à Roman, infiltration qui se continuera jusqu'à Focșani, près de la frontière entre la Moldavie et entre la Valachie.

¹ Dans une communication à l'Académie Roumaine, M. N. Bănescu a montré que le nom vient du τὸ θόρον mentionné dans des sources byzantines.

J'ai discuté la question s'il s'agit d'Arméniens venus du Nord polonais, en rapport avec la voie de commerce qui allait de Caffa en Galicie, où le roi Casimir, restaurateur de la royauté polonaise, venait de créer deux grands centres de commerce pour les rapports entre l'Europe centrale germanique et l'Orient, Cracovie et Lwów (Léopolis, Lemberg), ou bien d'un passage direct, par un autre chemin que celui-là. J'en arrive à croire qu'il y a eu, en outre de cette descente du Nord galicien, des pénétrations ayant suivi d'autres voies.

En tout cas, vers 1330 il y avait déjà des Arméniens assez nombreux, et, comme la principauté de Moldavie a été en réalité créée par la voie de commerce, ceux qui ont suivi cette voie de commerce sont devenus des collaborateurs pour la création de l'État national roumain en Moldavie.

Voici une conséquence importante pour la collaboration entre les deux nations. Je n'ai pas trouvé de similitudes étroites avec la situation dont jouissaient les Arméniens de Pologne. Si elle avait existé, on aurait pu dire, comme cela s'est passé à la création des communes en France, où on a pris le statut de Saint-Quentin et on l'a introduit dans d'autres villes, qu'il y a eu un statut des Arméniens de Pologne et que les Moldaves ont accordé à leurs Arméniens un statut correspondant. Or, il n'y a pas de statut des Arméniens en Moldavie, quoiqu'il y eût eu sans doute un statut des Arméniens de Pologne, de Galicie. Il faut admettre donc une collaboration de caractère libre, et l'État, venant ensuite, n'a pas cru devoir des privilèges, car on ne les donne pas à celui qu'on a trouvé, mais bien à celui qui vient s'établir.

La communauté arménienne importante de Valachie ne peut pas être mise en regard de ce que les Arméniens ont fondé en Moldavie. Là, il s'agit de pénétrations plus récentes. La plupart des Arméniens de Valachie viennent du côté de la Turquie. Et il y a un autre esprit, esprit propice à la littérature, à l'art, au mouvement politique, à une vie sociale large chez les Arméniens de Moldavie, alors que les Arméniens de Valachie conservent des caractères qui viennent de leur origine et de la voie qu'ils ont suivie pour arriver à Bucarest et, dans des proportions plus restreintes, dans telle autre ville valaque, où ils n'ont jamais formé de communautés historiques.

Je crois que c'est assez d'histoire pour pouvoir passer maintenant à des considérations d'art.

II.

Je commence donc par un domaine très important, dans lequel il y a eu des transmissions, mais aussi une synthèse. Voici ce que j'entends, dans ce domaine, par la transmission et ce que signifie pour moi une synthèse.

Les transmissions, ce sont vos anciennes traditions d'art, qui sont restées, avec la fidélité, admirable, à des formes séculaires, presque millénaires. Il n'y a aucune nation qui eût gardé d'une façon aussi pure l'héritage ancien. Il est vrai que ces colonies demeurèrent un peu isolées, n'ayant pas de rapports très étroits, à cause de la différence de religion, avec la population environnante, mais cet esprit conservateur vient aussi d'une disposition d'âme spéciale aux Arméniens.

Malgré quelques mariages, en Roumanie, entre Arméniens ou Arméniennes et Roumains ou Roumaines, je me rappelle, moi qui ai passé mon enfance à Botuşani, où il y avait beaucoup d'Arméniens, même des quartiers arméniens, de cet isolement

La synthèse, c'est le mélange, immanquable, mais pas d'un caractère général, avec l'art byzantino-roumain, avec l'art byzantin qui est devenu roumain. Il y a des choses que les Arméniens ont transformées à cause de ce milieu, et il y a aussi des formes roumaines qui ont remplacé totalement les formes arméniennes, plus anciennes. Voici un problème qui peut avoir un intérêt pour les personnes s'occupant des transformations de l'art.

Les Arméniens ont eu, eux aussi, l'ancienne tradition géométrique, abstraite qu'on rencontre dans le monde thrace en Europe et, comme les Arméniens ont une base thrace à côté d'une base asiatique, qui est venue ensuite, on comprend bien que cet art géométrique a dû exister dans la Grande Arménie dès le commencement du développement artistique de la nation. C'est-à-dire qu'on réduit l'arbre, la fleur, les contours du corps de l'être humain, de façon à présenter des formules linéaires. C'est un art très important, ayant précédé en Grèce l'art hellénique, qui, dans son origine crétoise, était beaucoup plus libre et beaucoup plus varié.

Cet art géométrique s'est étendu, d'Asie Mineure, sur le Nord de la Chine, sur la Mandchourie, et il a des prolongations par la Sibérie, par le côté où l'Asie et l'Amérique se touchent, avec la bande occidentale de l'Amérique-du-Nord.

De cet art abstrait, que les Roumains ont aussi, mais qu'ils n'ont pas traité absolument de la même façon, il y a *des étoles*, des pièces de vêtement qu'on peut voir à Paris même dans la petite collection de M-me de Montfort, qui est Arménienne. Mais la coutume de les reproduire a disparu en Moldavie. Ailleurs même, les anciens modèles sont parfois influencés par la broderie occidentale.

Vous avez ici une étole qui vient du passé, et là, à côté, des objets empruntés à l'Occident, des restes de cette influence séculaire. Cette broderie est du domaine occidental, mais, à côté, on voit de petits objets de style géométrique.

Il en est de même, en ce qui concerne la „quatrième Arménie“, pour *les tapis*. Je connais la discussion, très intéressante, qui n'a pas fini par une solution généralement acceptée, sur l'origine de ce qu'on appelle les tapis de Caramanie.

Mais, d'abord, qu'est-ce donc que la Caramanie ? Si l'on trouve une forme d'art dans cette région du centre de l'Asie Mineure, elle peut avoir trois origines.

Elle peut venir du côté grec ; or ceci n'est pas grec : les Grecs ne géométrisaient pas, ne réduisaient pas à des abstractions.

Elle peut être d'origine turque, mais qu'est-ce que les Turcs ont apporté de leur Turkestan ?

Il y a maintenant une théorie qu'on exprime, qu'on clame même : la théorie de toute une civilisation turque venue directement du Turkestan, qui n'aurait rien de byzantin ; elle correspond aux aspirations nationalistes du kémalisme actuel.

Mais, tout en reconnaissant les efforts récents qui ont été faits en Asie Mineure pour le développement d'une civilisation nationale, il faut reconnaître que les ancêtres des nationalistes d'aujourd'hui n'ont apporté de la vieille patrie turque qu'un élan guerrier et que tout ce qui se trouve de turc maintenant sur cette terre a été adapté.

Alors, si le tapis dont je m'occupe ne vient ni du côté grec, ni du côté turc, il n'y a pas d'autre solution que celle par laquelle certains historiens de l'Arménie le réclament pour leur propre nation.

Mais le tapis roumain, géométrique lui aussi, de caractère populaire, a mangé le tapis arménien. Il y a eu une concurrence: et le tapis que pouvaient fabriquer les paysans dans les villages a été vainqueur. Les tapis se mangent comme les hommes, et, dans une exposition de tapis roumains à Stockholm, où nous avons laissé quelques exemplaires, les journaux suédois, faisant l'éloge de ces pièces, ont ajouté que, en Suède, d'après une très ancienne transmission, on fabrique des tapis presque de la même façon, mais de beaucoup inférieurs; on nous prie de ne pas commercialiser ces produits, et nous nous en sommes tenus là.

Les Arméniens de Moldavie ne connaissent pas plus ce qu'on appelle le point d'Arménie, qu'on travaille encore en Asie.

Mais, à partir d'une certaine époque, il y a eu chez les Arméniens de Moldavie une broderie influencée par la broderie roumaine, formée déjà au XV^e siècle, étant déterminée sans doute par Byzance, mais aussi par l'Occident, avec des bleus pâles intéressants, des roses d'une douceur infinie, tout un travail d'élite très soigné, entourant des figures de saints qui sont devenues d'un caractère presque réaliste.

L'imitation est facilement reconnaissable pour une pièce d'autel venant de la ville de Gherla en Transylvanie. Et il me faut dire un mot sur cet essai d'une „cinquième Arménie“ du côté transylvain.

En Transylvanie, il y a de nombreux Arméniens de Moldavie, qui ont quitté le pays vers 1670, par suite de la longue guerre entre Turcs et Polonais. Sous la conduite d'un chef religieux dont on connaît le nom, Auxentius Virzirescu, ils se sont établis en Transylvanie, dont les Impériaux allemands, autrichiens, devenaient à ce moment même les maîtres, emmenant avec eux l'Église catholique, dirigée contre le calvinisme des Hongrois, contre le luthérianisme des Saxons, ces Allemands transylvains, et contre l'orthodoxie des Roumains. Comme, dans cette lutte, les Jésuites avaient besoin d'ouailles, les nouveau-venus ont été gagnés à l'Église romaine. Deux plus importantes colonies ont été établies à cette date: à Gherla et dans l'Élisabethstadt du gouvernement colonisateur, devenue l'Ibaşfalău des Roumains (d'après le magyar, originaire, Ebesfalva).

Donc, tout ce qu'il y a en fait d'art arménien en Transylvanie n'est que la continuation de l'art moldave. Si telle mitre épisco-

pale présente ces figures estompées, effacées, discrètes, cela correspond à l'art moldave du XV^e et du XVI^e siècles. Mais tout de même, au fond, subsiste un peu de cette précision, durement soulignée, que la Syrie a transmise à l'art arménien, comme, du reste, aussi à l'art de Byzance.

Mais on découvre, bien naturellement, dans ce domaine de la broderie quelque chose d'original, imposé par le rituel différent de celui des orthodoxes.

Pour séparer la nef de l'autel, les églises grecques, de façon byzantine, ont l'iconostase, la *katapétasma*, qui n'est pas le jubé des Occidentaux, bien qu'on eût parfois confondu les deux termes.

Cet iconostase est quelquefois en briques, mais le plus souvent en bois : une grande paroi lisse, recouverte de dorures, de stuc doré, coupée par les trois portes d'entrée à l'autel, qui contiennent les icônes principales, celles devant lesquelles surtout on fait ses dévotions, puis au-dessus de ces figures — le Christ, la Vierge ou les saints auxquels est dédiée l'église —, s'étend la vie du Christ et, tout au bout la grande croix, gardée par la Vierge et Saint Jean.

Mais, à la place de l'iconostase, dans l'église arménienne il y a autre chose, un morceau d'étoffe qui représente la mise en croix du Christ, la Vierge et au-dessus, à droite et à gauche, les saints, surtout militaires, que dans les églises orthodoxes on trouve dans l'abside de droite et celle de gauche de la nef. Tout cela est réuni sur cette pièce d'étoffe, qui en même temps représente l'iconostase et remplace une partie de la peinture d'église.

Il paraît que ces draperies d'autel ont eu une continuation artistique dans les pays roumains même, comme telle pièce, datée 1763, que j'ai découverte dans l'église arménienne de Focșani.

Parfois dans ces rideaux, il n'y a plus la distribution que je viens de décrire ; les figures s'entremêlent un peu. Tout cela rappelle la façon dramatique de l'art arménien du moyen-âge, et on pourrait aussi saisir une influence iranienne, venant du côté de la Perse, dont les tapis ne sont pas géométriques, mais rendent la vie d'une façon naturaliste.

Plus tard, il y aura des draperies tout simplement influencées par l'Occident.



III.

Après avoir montré ce qu'il y a dans le domaine des tissus, arrêtons-nous un moment sur ce qui est resté de la sculpture en métal.

Là encore, dans les transmissions modernes, l'ancien art arménien est totalement perdu. D'un côté, il y a des choses d'un caractère tout à fait ture, banal, de l'autre, des sculptures en métal qui rappellent l'Occident.

Ainsi, dans telle couverture d'un Évangélaire venant de Marach, où elle a été fabriquée au commencement du XVIII^e siècle, ou bien dans un vase de bronze qui vient de Constantinople, dans une mitre de même origine, dans laquelle l'art grec plus récent s'est imposé.

Quant aux Arméniens de Roumanie, ce qui s'est imposé après quelque temps à leur goût, cela a été le style russe, mauvaise synthèse dans laquelle on trouve une imitation sans caractère des modèles de l'Occident; ce style a remplacé au XVIII^e siècle la reliure roumaine, d'une époque antérieure, de beaucoup meilleure. Des exemplaires s'en trouvent aussi bien en Bessarabie qu'à Roman.

Il y a aussi un autre domaine dans lequel les anciennes traditions de l'Arménie ont totalement disparu. Il s'agit des *icônes sur bois*. Celles que nous avons en Roumanie dans les églises arméniennes n'ont aucune valeur; il y en a même qui sont d'un caractère presque ridicule.

Tout souci d'art avait disparu, et probablement ne s'adressait-on même pas à des Arméniens, mais on prenait n'importe quel peintre d'icônes, auquel on indiquait ce qu'il fallait représenter, et il le faisait d'une certaine façon, avec le même manque de sentiment que s'il s'était agi d'une image orthodoxe.

IV.

Maintenant, j'arrive à la partie la plus importante de cet exposé: *la miniature*.

Quel en est le point de départ? Naturellement l'art cilicien, présenté dans sa belle „Roseaie d'Arménie“ par le grand poète moderne de la nation, M. Tchobanian, et plusieurs fois, dans des

albums magnifiques, par M. Frédéric Macler. Les mêmes frontispices où, à côté de lignes de caractère géométrique abstrait, on voit des oiseaux, des singes, des figures humaines, des diabolins même, toute cette admirable floraison d'imagination arménienne que n'ont eue sans doute ni les Francs de Syrie, ni leurs prédécesseurs syriens et grecs.

Ceci vient de l'ancienne Arménie, en rapport avec des vieilles traditions iraniennes, car c'est l'Iran qui a produit cela. Seulement l'ancien Iran, au point de vue national, existe si peu, tandis que les Arméniens forment encore une nation vigoureuse.

Ce qu'on a présenté de plus ancien à l'occasion de l'exposition de Bucarest c'est l'Évangélaire d'Asie (Naktchévan), écrit en 1265. Frontispice très simple, d'une stylisation accentuée. Mais, aussitôt après cet Évangélaire de la fin du XIII-e siècle, on en vient à celui de Trézark (1351) et aux manuscrits de l'Arménie de Crimée.

Oiseaux à tête humaine, oiseaux couronnés. Quant aux figures des évangélistes, où il y avait des modèles syriens et des modèles grecs, bien différents de style, que M. Friend a présentés plus récemment¹, celles-ci n'ont rien ni de syrien, ni de grec. Il y a visiblement quelque chose qui appartient en propre aux Arméniens. Même en fait d'iconographie, on peut séparer des groupes que l'art byzantin ne présente que sur les Psautiers et sur les Actes des Apôtres. Les Arméniens ont une illustration plus riche et dans des domaines où l'art byzantin n'illustrait pas : Annonciation, Naissance du Seigneur, Mise en Croix. Des rappels de Byzance, parfois, mais, à côté de cela, des créations vraiment originales.

Il y a aussi toujours, en marge, des figures qu'on ne trouve que dans la façon d'ornementation arménienne, parce que les Byzantins ne mettent rien de liminaire, d'à côté du texte.

Maintenant, il y a dans ce domaine de la miniature un paragraphe de l'art arménien qu'on n'écrira pas facilement, parce qu'on n'en a pas encore les matériaux. Il s'agit de la pénétration arménienne en Chypre. Le nombre des Arméniens dans l'île a été assez grand et, avec certains Syriens, très riches, ils ont créé la prospérité de ce port dont la richesse a soutenu l'existence même du royaume de Chypre, Famagouste.

¹ Voy. notre étude dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, 1932.

Il faudra qu'on s'en occupe : la vraie histoire de la nation arménienne, si on veut l'écrire, il faut aller la chercher où elle est, ne pas s'en tenir à la seule terre arménienne. En effet, une nation est partout où pénètre sa civilisation. Il peut arriver que sur sa terre ancestrale, à un certain moment, cette civilisation n'existe pas et qu'au contraire, il y ait des transports de cette civilisation dans d'autres domaines. J'ai dit souvent que l'histoire de la nation n'est pas l'histoire du territoire. J'ai osé même dire que, s'il s'agissait de retrancher l'histoire de M-me de Pompadour pour écrire un chapitre sur la pénétration de la civilisation française dans l'Est de l'Europe, j'en serais aux regrets pour les mânes de cette dame, mais ce serait de toute justice et d'un grand profit.

Dans cette pénétration en Chypre, dont nous avons un Évangélaire de 1349, on s'en tient aux traditions du passé.

Mais à partir de 1346, avec l'Évangélaire de Sorgat, nous sommes déjà en Crimée.

Là, on sent aussitôt une prospérité beaucoup plus grande. Tel Évangélaire, aujourd'hui en Roumanie, à Gherla, est une oeuvre magnifique. Le frontispice est de toute beauté, les illustrations marginales extraordinairement riches, la calligraphie de tout premier ordre. Seules les figures des évangélistes sont purement grecques.

Un Évangélaire de Caffa, écrit en 1351, est aujourd'hui à Jassy, en Moldavie. Ici encore il faut dire qu'on conserve le frontispice, les illustrations originales arméniennes, mais, quant au type des évangélistes, c'est encore la tradition hellénique qui a remporté la victoire. Il en est de même pour les Évangélaire de Caffa, écrits en 1351 et 1354.

Après cela, il faut passer un siècle pour arriver à des manuscrits qui ont été écrits, cette fois, en Moldavie même. Ainsi l'Évangélaire de Cetatea-Albă, l'Akkerman des Turcs et des Russes, alors que l'ancien nom génois est Moncastro, du „Maurokastron“ nom byzantin qui signifie „le château noir“, ville située près de l'embouchure du Dniester : elle est revenue sous la domination roumaine avec toute la Bessarabie.

Dans ce livre d'heures, des lettres sont représentées, selon la coutume cilicienne, par des oiseaux. L'être humain aussi est employé comme lettre.

Pour le XV^e siècle, encore un Évangélaire arménien, à l'église de Jassy, assez vulgaire ; cette fabrication moldave ne paraît avoir été trop heureuse.

Un Évangélaire de Gherla du XV^e siècle présente les mêmes évangélistes d'origine grecque, mais là-dedans, quelque chose de tout à fait remarquable : de même que l'influence de l'art byzantin en Moldavie est mêlée à celle de l'Occident, car la Moldavie a reçu des influences de la part des Saxons de Transylvanie et des Polonais, peut-être même des Italiens, il y a dans cet Évangélaire, influencé lui-même par l'Occident, des figures d'un caractère dramatique, tragique, extraordinaire. Je n'ai trouvé dans aucun autre manuscrit arménien quelque chose d'aussi beau que telles grandes figures dans la scène de la Résurrection ou dans le Christ en croix, qui est intéressant aussi au point de vue iconographique, parce que, d'un côté, on voit l'ange qui apporte une couronne pour la mettre sur la tête de la Vierge, de l'autre jaillit le sang du Christ, et une figure humaine prend un vase pour recevoir cette offrande sacrée, tandis qu'un ange soutient la figure de Saint.

Après cela, pour le XVI^e siècle, presque rien ne reste. Dans une Vie de Saints conservée à Suceava on se borne à reproduire d'une façon servile le passé. On y revient après avoir traversé toute une période, d'influences diverses, qui paraissait ouvrir des horizons nouveaux.

Au XVII^e siècle, cela continue. En 1609 sous la domination des Turcs, une Vie des Saints, écrite à Caffa et se trouvant aujourd'hui dans l'église arménienne de Jassy, présente, avec les lettres dont j'ai parlé, quelques figures marginales, sous une influence grecque et occidentale. Désormais on vivra sur le passé, bien diminué de vitalité.

Ainsi dans le Psautier de Constantinople (1629), conservé à Venise avec un frontispice très vulgaire et très laid, travail d'un réalisme lourd, grossier.

Pendant qu'à Venise on accueille les influences de l'Occident, en Moldavie l'art archaïque continue dans l'Évangélaire de Suceava (1649), dans celui de Jassy (1659) dans un nouveau manuscrit de Suceava, écrit entre 1659 et 1664, c'est-à-dire avant l'exode vers la Transylvanie, dans celui de 1661, conservé à Constantza.

Un horaire de Constantinople, 1671, reprend les dessins mêlés au texte. Mais ils sont exécutés d'une façon naïve et gauche. Citons aussi un manuscrit de droit écrit à Lwów en 1688, un Psautier de Botușani. Du reste, pour le commencement du XVIII^e siècle, il y a presque du folklore, de la caricature, comme dans un Évangélaire de Marach, daté 1717.

Sur tout cet art arménien, il y a eu, à partir du XVII^e siècle, une influence du folklore roumain¹. L'originalité de l'art roumain est tout à fait différente de ce qu'on trouve en Russie et en Grèce; elle consiste dans l'adaptation à la pensée et au sentiment des masses paysannes. Pour les Grecs, une icône doit être de tout point pareille aux icônes anciennes. Les Russes introduisent dans leur images saintes tout un drame sacré, avec le milieu environnant; il y a un peu de ce caractère nettement oriental qui distingue la société russe à toutes les époques après la domination tatare. Tout le monde y entre: c'est une démocratie de saints.

Cela n'a pas pu rester sans influence sur l'art arménien en Moldavie. En regardant tels talismans arméniens, on s'aperçoit facilement qu'il s'agit d'une adaptation à l'hagiographie arménienne de ce folklore roumain du XVII^e siècle. Mais des choses de la vieille Asie sont à côté, comme cet ange gardien qui tient l'âme sur la main et sous ses pieds, ou bien tel homme étendu qui pourrait être le péché, ou Satan lui-même. Dans tel autre talisman il y a en même temps la scène de l'Adoration des trois rois mages, une Annonciation, enfin le Christ bénissant les malades. L'ensemble est sans doute du folklore. Comme aussi deux talismans qui représentent la dernière forme, presque enfantine, de cet art: le sacrifice d'Abraham, un Saint-Georges d'un caractère inaccoutumé.

Si l'histoire de cette exposition et un choix dans la collection de photographies qui en est résultée, unie aux explications d'aujourd'hui peuvent servir à celui qui écrira cette partie, jusqu'ici abandonnée, de l'histoire de l'esprit arménien, j'aurai été très content.

¹ Cf. notre ouvrage *Les arts mineurs en Roumanie*, Bucarest 1933.



Imprimerie
„Datina” Românească
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)

VERIFICAT
1987

Prix : 3 francs.